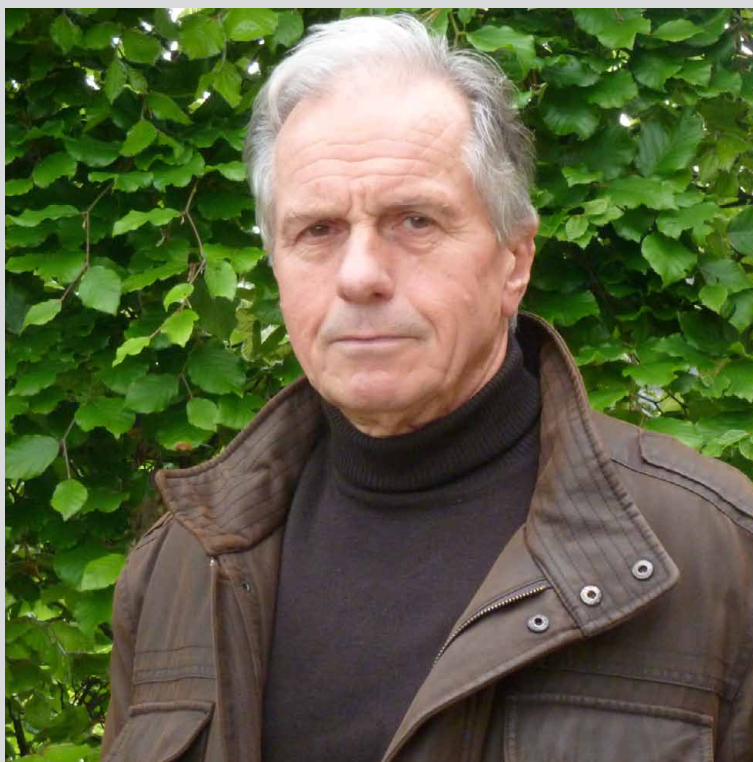


DIRINON



Claude Bervas

Maire de Dirinon
2001 à 2017



Dirinon

Mardi 24 janvier 2017

Aujourd'hui Dirinon est orphelin, depuis 16 ans que Claude BERVAS dirigeait la Municipalité, un accident vasculaire très grave l'a fauché en plein milieu d'un mandat au cours duquel il avait encore de nombreux projets pour sa chère commune.

"Ce sont les choses simples qui donnent à l'existence tout son sens et il faut peu de mots pour exprimer l'essentiel." (Paul Eluard)

Après l'école primaire des garçons de Dirinon, il fréquentera le collège St-Joseph puis le Lycée de Landerneau.

Passionné de mécanique, paysan dans l'âme, l'envie de voyages et de découvertes sera la plus forte, il s'engage donc dans l'aviation pour un voyage de Dirinon... à Dirinon. Mururoa en Polynésie et Tahiti où notamment il avait déjà de la famille resteront parmi ses meilleurs souvenirs, mais ses racines sont profondément ancrées à Dirinon.

Paysan il le redevient lors de sa retraite, un troupeau de moutons à élever, des champs qu'il se plaît à cultiver seul se vidant la tête au bruit du tracteur.

À Lannuzel où il vivait dans la maison qui l'a vu naître et dont il était si fier, il connaissait toute l'histoire, les recoins, les chemins. Cette connaissance il veut la partager avec la Commune et en 2001 il est élu Maire.

Sur de ses convictions, doté d'une autorité naturelle, simple, il sera élu à deux autres reprises en 2008 et 2014 et sera à l'origine de nombreuses réalisations (amélioration de la Résidence du Rozic, la Halte-garderie, la cantine et la garderie périscolaire, la restauration de l'Eglise, l'extension du réseau d'assainissement, la réalisation des tribunes vestiaires et du boulodrome au complexe sportif, l'aménagement du bourg avec l'enfouissement des réseaux, entre autres...).

"Avec de la terre collée aux chaussures" nous disait-il, c'est encore la meilleure manière de pratiquer la politique.

Il défendait donc Dirinon de toute son énergie.

Il était opposé à la centralisation des décisions et à la perte des pouvoirs ainsi que des compétences du Maire et il le fera savoir à la Communauté de

Communes du Pays de Landerneau-Daoulas ainsi qu'à l'association des maires ruraux du Finistère dont il était le vice-président.

Claude n'était pas un démonstratif mais il était vigoureux doté d'une mémoire prodigieuse, il savait aussi jongler avec les mots et les articles qui paraissaient régulièrement dans le bulletin municipal traduisait sa connaissance approfondie de Dirinon et des Dirinonais.

Il mettait également un point d'honneur à inviter, avec un mot propre à chacun quelques 250 personnes pour les vœux annuels. Malheureusement au lendemain de ses 70 ans il nous quitte brusquement. Sportif accompli, Claude adorait le vélo qu'il pratiquait avec assiduité quand son emploi du temps le lui permettait.

Cette vie stressante, sans doute, mais saine, ne présageait en rien cette issue fatale... injuste.

Les vœux de Dirinon, tes vœux Claude, ainsi que les manifestations prévues en ces lendemains de fêtes n'auront pas lieu. Le cœur n'y est plus...

J'espère que nous saurons poursuivre ce que tu as commencé, la rénovation de la Mairie, la maison médicale, l'aménagement progressif du bourg et bien d'autres projets encore...

Dirinon a perdu son Maire, nous en sommes anéantis, désolés tous mais vous sa famille dont j'ai peu parlé et que Claude aimait et suivait de façon discrète, vous avez perdu, un mari, un père, un grand-père, un frère... et ça, c'est bien pire encore.

À vous sa Famille, le Conseil Municipal et l'ensemble des Dirinonais et des personnes ici présentes ainsi que tous ceux qui ont une pensée pour lui, nous vous présentons nos plus sincères condoléances.

Puissiez-vous, puissions-nous avoir le courage d'accepter l'absence de votre, de notre cher Claude.

Kenavo !

En passant par le Karr-Hent Dachennic

Juillet était arrivé enfin ! Le juillet tant attendu celui des vacances et de la liberté retrouvée.

Il faisait beau, de ce beau temps breton, le ciel était d'un bleu intense, profond et lumineux. Le bleu prisé des peintres, ceux de l'école de Pont-Aven et de bien d'autres. Non pas ce bleu des pays méridionaux plus clair et virant au gris à l'horizon et que l'on retrouve parfois chez nous par grand beau temps sec, quand le dieu anticyclone veut bien s'apitoyer sur notre triste sort. Quelques nuages blancs qui s'étaient invités dans le décor semblaient immobiles. L'extase en quelque sorte, mais a-t-on le temps quand on a une dizaine d'années et que l'on se croit éternel de se laisser aller aux méditations et la béatitude ?

Rêveur et naïf je l'étais certes et j'aimais bien m'abandonner aux contemplations champêtres et aux douces illusions que peut vous procurer le regard porté vers l'horizon. Mais en cette première quinzaine de juillet, guère le temps de rêvasser. Un évènement sportif comme il se produit tous les ans m'accaparait totalement l'esprit. Je veux parler bien entendu du Tour de France. Le Tour était dans les montagnes. Des montagnes que je n'avais jamais vues et qui n'étaient autres que ce que mon imagination pouvait produire à partir des livres d'écoles, de cartes postales, des récits.

Tous les jours vers 16h, au poste installé sur le buffet (un blaupunkt "point bleu") on ajustait la fréquence pour une audition plus ou moins acceptable. Georges Briquet de l'O.R.T.F., en place arrière sur une moto s'égosillait à nous distiller les informations au cœur de la course. Du grand art ! Compte tenu des moyens techniques de l'époque. Et on prêtait l'oreille, dans un silence quasi-monacal, pour que rien ne nous échappe. C'était peut-être en 1959, l'année où Federico Bahamontes "l'aigle de Tolède" s'imposa, alors que la course était dans une phase décisive. Mais je restais sur ma faim, les commentaires à la radio ne me suffisaient pas, je voulais en savoir plus.

C'est ainsi que ce matin-là ayant terminé les travaux impartis au valet de ferme

que j'étais, il me vint l'envie irrépressible d'aller chercher le journal au bourg.

J'allais de bon pas et j'avais le choix entre deux itinéraires. Celui que l'on prenait en passant par le passage à niveau, pour aller à l'école et à la messe, chaussés de nos souliers de cuir. Celui que je retins c'était le chemin buissonnier, le plus court mais aussi le plus mal aisé, le chemin des champs, des landes et des fougères, des fleurs, des oiseaux et des jolis papillons, celui des animaux qu'ils soient domestiques ou sauvages.

Un coup d'œil furtif à droite et à gauche et j'enjambais la voie ferrée. Les trains on les entendait venir de loin, d'ailleurs celui de 11 heures s'annonçait, il était encore du côté de Trevarn à Saint-Urbain ! Il allait disparaître dans les profondeurs du sillon à Kerlaouénan et on l'entendrait à nouveau à la hauteur de Kerverrot.

A cette heure-là c'était un train de marchandises tiré par une locomotive à vapeur qui ahanait, crachant fumée noire et escarbilles dans cette courbe qui est plus pentue menant vers la gare de Dirinon. Parfois les roues patinaient, l'adhérence lâchait et on pouvait suivre le train au pas. On saluait chauffeur et mécanicien en bleu de chauffe, casquette, écharpe et grosses lunettes.

Il faut dire que les wagons étaient nombreux, on transportait beaucoup par le rail à cette époque et la gare de Dirinon connaissait une bonne activité. De nombreux wagons provenaient de la poudrière de Pont de Buis qui connaissait une activité florissante.

J'arrivais à Ker-Treh ; le tas de fumier bien taillé d'où s'échappaient les fumerolles blanches de la décomposition, trônait sur la fosse à purin. A cette époque on jugeait de la qualité d'une ferme à la quantité de son tas de fumier. Une évidence, si le tas de fumier était imposant, c'est qu'il y avait des animaux et donc des terres pour fournir fourrages et pâtures. Par ailleurs les engrais étaient peu utilisés et la valeur agronomique des terres venait pour une bonne part de la quantité de fumier que l'on avait enfouie.

J'abordais la côte dans sa partie la plus pentue. Sur la droite partait un chemin, il existe toujours, qui rejoignait la route principale. Sur la gauche partait un chemin aujourd'hui disparu, je l'empruntais de temps à autre pour mener les vaches dans un champ qui paraissait minuscule aujourd'hui. J'y avais compté un jour 17 lapins soit bien plus que le nombre de vaches !

Je continuais ma progression, sur la droite se succédaient des champs que je connaissais bien puisque j'y allais travailler au fil des saisons.

C'était bien entendu avant le remembrement qui sera mis en œuvre à partir de 1965.

Mais le défrichement avait déjà commencé, très modestement faute de moyens mécaniques. Par ailleurs les champs plantés d'ajoncs, nourriture des chevaux, n'avaient plus d'intérêt du fait du développement de la mécanisation.

Pour être mises en cultures ces terres nécessitaient de gros travaux et il y avait les cailloux ou plutôt les rochers. Comment venir à bout de ces mastodontes ?

Il y avait la dynamite, eh oui la dynamite ! C'est ainsi que j'avais pour mission alors que j'étais à l'école à Landerneau de ramener ces fameux pains de dynamite et tout ce qui va avec (mèches et allumeur/détonateur). En revenant de St-Jo je me présentais donc au magasin Jestin, dans la rue Saint Thomas, ou moyennant la présentation d'une autorisation on me confiait les explosifs. Ensuite, j'avoue que je trouvais un certain plaisir à pétarder le rocher. Il y a une méthode pour cela, qu'il faut respecter. On place la charge, environ 15 cm de long et 2 à 3 cm de diamètre sur le flanc du rocher, dans une faille si possible. Si le rocher est vraiment imposant on peut y glisser deux bâtons. Ensuite il faut installer l'allumeur et la mèche longue d'au moins 20 cm. Vient le moment de craquer l'allumette qui s'éteint trop souvent à cause du vent. Petit moment d'excitation et d'appréhension : la mèche grésille et vous courez de toutes vos jambes le plus loin possible. L'explosion d'abord puis les fragments de rocher qui s'envolent par éclats et vous revenez constater le résultat.

Le travail n'est pas fini, il va falloir charger tout ça dans les charrettes ou remorques et les jeter le plus souvent au talus. Il arrive que l'opération ne se déroule pas très bien. J'avais les bâtons et l'allumeur mais très peu de mèche. Conscient du risque mais déterminé quand même je tentais le coup, j'allumais et je partis dans un sprint effréné laissant une botte dans le sillon du champ récemment labouré, heureusement j'étais sauf.

Bon, revenons à ma progression vers le bourg. Le chemin jusque-là assez large se rétrécissait tout d'un coup, on entrait dans un tunnel, la voûte arborée, très dense occultait la lumière et vous avanciez dans la quasi-pénombre. La nature ici faisait valoir tous ses droits. L'homme était l'intrus et vous étiez accueillis par des cris hostiles. Le geai, la pie, le merle effarouchés donnaient l'alarme, vous n'étiez pas le bienvenu. De part et d'autre, deux ornières profondes pleines d'eau, même en été, au milieu, une bande boueuse d'où émergèrent quelques cailloux. Il fallait des bottes, c'était indispensable, car même en ayant le pied sûr vous pouviez rater ou glisser sur le caillou et vous retrouver le pied enlisé bien plus haut que la cheville.

Je m'avançais donc dans ces conditions qui toutefois ne me contrariaient pas outre mesure, un garçon de la campagne habitué à courir champs et chemins ne s'arrêtait pas devant les difficultés de la sorte.

Tout d'un coup quelque chose m'intrigua, il me semblait entendre des voix. Ecartant une branche de genêts toute de vert et d'or qui barrait le passage, il était là à 20 mètres qui venait vers moi. C'est Joseph J., je le connaissais, il était connu et il devait me connaître. C'était un saisonnier ainsi que son frère Jean. Ils avaient habité Lesquivit et viendraient s'installer ensuite à Kerpierre. A cette époque on employait des personnes femmes et hommes pour les travaux de saison : le sarclage, les moissons, les foins, les pommes de terre. Ils arrivaient à survivre comme ça et n'étaient parfois payés qu'en nature avec à la fin de leur dure et longue journée une livre de beurre, des œufs...

S'il fallait tenter une comparaison on appellerait ça aujourd'hui "un petit boulot". Sauf qu'ils n'avaient ni sécurité sociale, ni retraite... Ils étaient à la merci

de tous les accidents de la vie.

Il était là donc devant moi, nous nous saluâmes d'un signe de tête, il poursuivit son chemin et je l'entendis s'exclamer «lavez-vous et sentez bon avec Monsavon». Il avait un répertoire bien connu, j'aimais bien "Joseph est au Brésil, il danse la Samba" ça sentait bon l'exotisme sud-américain. Parfois il prenait un air plus martial et s'exclamait "Honneur et patrie, valeurs et discipline" sans doute la résurgence d'un lointain passage dans la Royale.

Je poursuivais ma route, au sortir d'un méandre j'entamais la dernière ligne droite qui m'amenait à Traon-Bourg à peu près au même endroit qu'aujourd'hui. Je passais devant la ferme Emily puis devant la ferme Troadec (le musée aujourd'hui) je laissais la ferme-auberge Paugam sur ma gauche (la pharmacie aujourd'hui). Traversant la rue principale j'entrais chez Marie-Anne Verveur, bistrot-bureau de tabac-journaux-pain-épicerie et tous les produits divers dont on pouvait avoir besoin. La porte était entre ouverte et les effluves vous saisissaient déjà avant de l'avoir franchie. Le plafond était bas et sombre ce qui confinait encore plus l'atmosphère. Il y flottait une odeur si particulière, émanation de tous les produits rassemblés dans cet espace restreint. L'alcool, le tabac imprégnaient fortement les lieux.

Trois hommes accoudés au bar, le béret sur la tête devisaient en breton. Derrière les verres bien rangés, on pouvait lire les publicités St Raphaël Quinquina et Dubonnet. Je pris l'Ouest-France et me dirigeais pour payer vers Marie-Anne affairée à son bureau de tabac. Elle me regarda de ses yeux bien noirs par-dessus ses lunettes, encaissa la monnaie sans un mot. Elle portait une petite coiffe qui lui couronnait la tête. Les fumeurs, c'est-à-dire presque tous les hommes, achetaient du tabac à rouler, du gris vendu en paquet carré, quelques-uns prenaient des cigarettes, des gauloises en général.

Mais on trouvait aussi du tabac à chiquer qui se présentait sous forme d'un barreau, d'un bâtonnet entouré d'un papier transparent. Le "chiqueur" prélevait une part à l'aide de son couteau de poche et mâchouillait la chose toute la journée crachait de temps à autre un

jet bien dru. Certains aussi prisaient. La "prise" consistait à poser le tabac sur le dos de la main dans un creu, d'y approcher les narines et d'aspirer. Des femmes "prisaient", Marie-Anne Verveur aussi. C'était plus discret et plus propre que la chique, néanmoins on reconnaissait les "priseurs" aux brins de tabac qui avaient parfois une fâcheuse tendance à sortir des narines.

Je repris le chemin du retour, à Traon-bourg. Jean-Marie Emily était au volant de son tracteur, un Massey-Ferguson "petit gris". Je pressais le pas, journal en mains, il faisait plus chaud et j'appréciais la fraîcheur du chemin creux. Sortant de celui-ci le soleil m'aveugla, il y avait là un délaissé de terrain, une plateforme qui permettait l'accès à plusieurs champs. Je m'asseyais quelques instants au pied du talus pressé d'ouvrir le journal. Les événements d'Algérie occupaient la première page, je le feuilletais rapidement sachant que l'essentiel c'est-à-dire tout ce qui concernait le Tour de France serait lu posément à la maison.

Tout d'un coup un bruit sourd me fit lever la tête, juste le temps de voir l'appareil ventru avec des flotteurs de part et d'autre de la carlingue. Il était si bas qu'il me sembla voir l'équipage. Je saurais plus tard lorsque je me passionnerais un peu plus pour l'aviation qu'il s'agissait d'un Sunderland, gros hydravion quadrimoteurs basé à l'anse du Poulmic. En refermant le journal mes yeux se portèrent sur une rubrique intitulée "où sont nos navires" : ont appareillés de Diego-Suarez, ...sont arrivés à Dakar... En quelques lignes on savait que la France ne se limitait pas à l'hexagone... et pour moi c'était déjà une incitation aux voyages, une envie de parcourir le monde. En franchissant la voie ferrée, j'entendis l'Angélus, il était midi. Tout était calme, seul le passage du facteur sur son vélomoteur vint troubler des poussins qui affolés se réfugièrent sous les plumes de la poule.

Je ne m'imaginai pas que cette escapade un beau matin d'été, allait s'incruster dans ma mémoire pour longtemps, au point d'avoir le plaisir de vous la restituer quelques décennies plus tard.

Claude BERVAS, Maire de Dirinon
Manuscrit de septembre 2015